

Non, je ne décrocherai pas !

Claude Vaillancourt

Number 140, February 2014

Phobies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, C. (2014). Non, je ne décrocherai pas ! *Moebius*, (140), 141–145.

CLAUDE VAILLANCOURT

Non, je ne décrocherai pas!

Le téléphone. Il est là, devant moi, appareil ridicule, avec ses petites touches numérotées, sa boîte sans caractère qui les soutient, son fil en spirale comme une répugnante chenille de plastique, et ce machin disgracieux que vous tenez à la main, qui passe de l'oreille à la bouche, piètre haut-parleur qui assourdit et déforme votre voix comme celle de votre interlocuteur. Objet quotidien, bien sûr, mais un monstre banal. Sa version portable n'inspire pas davantage : le téléphone se cache derrière un écran trop petit pour tous les usages qu'on peut en faire et, par effet de contagion, il rend tout aussi ridicule son utilisateur, le dos voûté, le regard éteint, jouant nerveusement des doigts sur l'objet, pareil à une poule qui picore.

Je suis devant mon téléphone et *je dois l'utiliser*. Situation ordinaire, me direz-vous, qui arrive à tout le monde chaque jour. Mais pas pour moi. Il me prend ce qui se produit avant de faire un appel : mon estomac se noue, la sueur inonde presque front, mes mains tremblent, j'éprouve une indescriptible nausée. Je me dis : « Courage, Claude, c'est un mauvais moment à passer, tu t'en sortiras... » Et le pire, quand je traverse cette épreuve, c'est que je m'en sors plutôt bien, en effet. Jamais la personne à qui je m'adresse ne pourrait soupçonner mes longues hésitations. Elle ne devinerait pas que j'ai attendu le plus longtemps possible avant de me décider à l'appeler, que j'ai combiné dans ma tête toutes les façons possibles d'entrer en contact avec elle en évitant d'utiliser l'objet maudit. Je suis poli, ma voix ne tremble pas, il m'arrive même de lancer quelques blagues. Certes, je bafouille à

l'occasion, j'énonce des paroles bêtes, sans finesse, qui s'échappent hors contrôle de ma bouche. Mais les gens à qui je parle s'en contentent parce qu'eux-mêmes agissent ainsi, parce que les utilisateurs les plus inconscients et les plus habitués du téléphone sont autant que moi affectés par les effets secondaires de cette invention, même s'ils ne s'en rendent pas compte et qu'ils ont l'impression de parler aussi normalement que d'habitude.

Il va de soi que je cache à mes semblables ma répulsion. Il ne s'agit pas d'un sentiment qu'on peut partager, aujourd'hui moins que jamais, alors que le téléphone portable semble être un tentacule qui s'est greffé à de nombreux humains, qu'il est devenu pour certains une obsession, une addiction. Quand on me dit «Tu me rappelleras!», je réponds avec calme: «Oui, bien sûr...», même si je n'en ai pas la moindre intention. J'échange volontiers mon numéro de téléphone, en souriant parfois. Je peux m'approcher de l'appareil comme si de rien n'était, du moment que je n'ai pas la moindre intention de l'utiliser. Lorsque nous sommes plusieurs, je ne suis jamais celui qui se propose de passer le coup de fil nécessaire à tous – inévitablement, quelqu'un d'autre prend avec plaisir cette responsabilité. Par bonheur ces individus existent en grand nombre... Mais il m'arrive de me trahir: lorsque je suis seul à connaître la personne qu'il faut appeler et qu'on me désigne d'office. Dans ce cas je pâlis, cherche des excuses, tergiverse, dis que l'appel est inutile. Je suis pris au piège.

Je n'éprouve pas trop de difficulté à *répondre* au téléphone. Certes, je sursaute à chaque sonnerie. Et je vois ma vie défilier à grande vitesse. Qui peut bien m'appeler? Pourquoi? Qu'ai-je bien pu faire qui provoque un tel appel? Qui ai-je vu récemment? Quel fantôme de mon passé pourrait bien survenir? Qui peut donc avoir besoin de moi? Quelle chance, ou quel malheur surtout, transformera tout à coup ma vie? Mais j'obéis avec passivité, je dirais même sans la moindre résistance, à l'ordre de répondre que me donne la sonnerie. Je réagis comme il le faut: je me réjouis s'il s'agit d'un ami, je

demeure ferme sans être impoli devant les solliciteurs, je reste sympathique et professionnel pendant un appel relié à mon travail. Comme bien des gens, je pestais quand le téléphone sonnait au pire moment de la journée, mais l'invention du répondeur automatique nous a depuis longtemps libérés du poids de nous sentir obligés de décrocher.

Je pourrais faire la liste de tout ce que j'ai raté dans ma vie à cause de cette aversion pour le téléphone. Des emplois que je n'ai pas obtenus. Des travaux qui n'ont pas été faits. Des rendez-vous manqués. Des amitiés perdues. Des amours qui ne sont pas nées. Des rencontres qui n'ont pas eu lieu pendant des voyages. Et combien d'autres opportunités tombées dans un grand vide? Il m'arrive parfois d'en rêver, d'imaginer ma vie si j'avais eu le courage à diverses occasions de prendre le téléphone, de joindre cette personne qui m'aurait mené je ne sais où, qui m'aurait fait traverser quelque belle aventure. Il faut me reconnaître deux parcours parallèles: celui de ma vie réelle et celui que j'aurais emprunté, sans ces occasions ratées... Mon existence aurait-elle alors été plus belle? C'est curieux: je n'arrive pas à en être tout à fait sûr...

Imaginez la libération qu'a été pour moi l'utilisation à grande échelle du courrier électronique! Plus besoin, ou presque, de faire irruption chez les gens avec ma voix de canard. Plus besoin de les déranger. Et plus de mots qui hésitent, qui ne sortent pas comme il faut, qu'on ne peut plus rattraper quand ils sont émis. Bien sûr, certaines personnes pressent un peu trop vite sur la gâchette. Elles lancent leurs messages sans se relire, des missives comme des balles qui blessent ou se perdent dans l'atmosphère. Et qui soulèvent parfois d'amers regrets... Le courriel, pour moi, c'est le retour de la bonne vieille lettre qu'on fignole, qu'on n'envoie pas sans avoir trouvé toutes les expressions justes, et qui se glisse en douceur dans la boîte aux lettres d'un ordinateur, à lire en temps et lieu, quand ça conviendra. Rien à voir avec la sonnerie agressive du téléphone qui veut qu'on s'occupe de lui tout de suite. Paradoxalement, le fait d'écrire des messages à n'en plus

finir m'a rendu le téléphone encore plus insupportable, puisque j'en perds l'habitude et que l'appel, comme celui que je dois faire maintenant, devient un événement plus rare, plus engageant et encore plus traumatisant.

Parce que je suis devenu porte-parole d'une association, on m'a affublé d'un téléphone portable. Comprenez mon désarroi. Le monstre se trouvait désormais dans ma poche. Il me suivait partout! Lorsqu'il sonnait, c'était la panique... Il y avait une bête hurlante en moi, puis une patate chaude dans ma main; je devais saisir la chose du mieux que je pouvais, en cherchant, trempé de sueur, le foutu bouton qui ferait cesser le supplice. Quand je parvenais à répondre, c'était pour parler fort en public, parce que j'entendais mal à cause du bruit ambiant. Voilà que je vivais – moi, hostile au téléphone! – cette situation pitoyable que j'avais tant reprochée aux autres. Non seulement ce téléphone était plus envahissant que l'ancien modèle, mais encore, il se compliquait de mille et une fonctions que je devais apprivoiser alors que – c'est peu dire – rien ne m'indifférait davantage. Plus on m'expliquait avec enthousiasme les diverses facettes de son intelligence, plus je me disais que j'avais accès à tout ça, en beaucoup mieux, avec mon ordinateur. J'en venais presque à regretter l'ancêtre, le téléphone à fil, mon vieil ennemi, qui possédait au moins le mérite d'être facile à manipuler. Ne le dites à personne, mais j'ai enfoui ce portable au fond d'un grand tiroir. De toute façon, je l'oubliais à la maison, je négligeais de recharger la pile, je ne me servais pas de son intelligence. L'humain aussi peut faire souffrir son téléphone. Lorsque j'ai cessé de l'utiliser, personne ne s'en est aperçu.

La véritable communication entre les individus doit se faire en la présence organique de l'autre, l'autre qu'on peut toucher, sentir, observer dans ses moindres gestes. Tout ce qui ne s'obtient pas par l'intermédiaire d'écrans – même les aveugles ressentent mille nuances qui sont insaisissables au téléphone. La communication peut être également riche et valable en l'absence totale de l'autre,

cette fois par des mots qu'on lui écrit, longuement réfléchis, lus et relus, et qui nous permettent de voir autrement en nous comme en lui. Au téléphone, je n'entends qu'une voix nue qui vibre parfois, mais qui peut aussi me trahir, tenir un autre discours que ce qu'exprime le visage. Certains apprécient ce jeu. Pour eux, le téléphone devient *persona*, et c'est derrière un masque qu'on libère parfois des mots jusque-là tenus en laisse. Je comprends, mais ne partage pas. Je me dis que le masque sert le plus souvent à manipuler; et ma répugnance envers l'appareil m'empêchera toujours de l'utiliser avec habileté.

Revenons à nos moutons. Je suis donc devant le téléphone et je dois appeler quelqu'un. Un plombier pour des travaux à la maison. Ma sœur pour discuter d'une affaire de famille. Un collègue avec qui je dois régler une question de covoiturage. Un employeur qui m'offre un travail intéressant. Ma bien-aimée pour lui dire de ne pas s'inquiéter de mon retard. Une journaliste qui veut me poser quelques questions. Un camarade militant pour discuter de stratégie. Mon éditeur afin de savoir ce qui arrive à ce manuscrit remis depuis six mois. La revue *Mæbius* pour dire que je n'écrirai pas cet article qu'on m'a commandé sur le thème de la phobie. Un conférencier que j'aimerais inviter. Mon comptable pour mon rapport d'impôt. Mon dentiste. Mon médecin. Mes assurances. L'assurance-emploi. Mon plus vieil ami. Ma compagnie de téléphone. Dans tous les cas, j'éprouve une sensation désagréable, qui varie du très discret papillonnement dans le ventre (le coup de fil à ma bien-aimée) au traumatisme qui rend fou (l'appel à l'employeur ou à l'éditeur). La situation est la même: je regarde l'appareil et j'hésite. Comme en ce moment même. Exactement. Alors que je me dis une fois de plus: «NON, JE NE DÉCROCHERAI PAS!»